

Dimanche 18 avril 2010
1 Pi 2, 21-25
Bettina Schaller
Colmar

Le thème de ce dimanche *Misericordias Domini*, situé deux semaines après Pâques, nous invite à identifier le Crucifié/Ressuscité comme le bon berger. Nous connaissons la métaphore déjà employée par Jean (Jn 10, 11-16, qui est du reste en lecture associée) pour distinguer le Christ des mauvais bergers, comme protecteur dévoué envers son troupeau et auquel son troupeau peut faire confiance « sur parole ».

La métaphore est ici employée un petit peu différemment, même si l'on peut trouver encore trace de ce sens. L'image a pour but de rendre le Christ exemplaire, et comme un exemple à suivre. Il n'y a pas lieu ici de supprimer la première partie du verset 21 (cf. plan de lecture) qui donne au contraire toute sa force à l'exemplarité du Christ, faisant de l'imitation du Christ un véritable appel (*kaléô*). Il s'agit même, au sens littéral, de marcher dans ses traces, comme un disciple marche sur dans les traces de son maître.

Ses traces sont celles de la souffrance. Pierre s'adresse ici aux esclaves, littéralement aux gens de maison (*oikétès*), qu'il invite à la soumission patiente à leur maître. Le passage s'inscrit dans un ensemble plus vaste qui traite de la soumission (soumission aux institutions humaines – 2, 13-17 ; soumission des femmes à leurs maris – 3, 1ss). Les esclaves souffrent dans leur condition d'esclave, alors même qu'ils ne font que le bien (v. 20). Souffrance injuste donc (cf v. 19 – *adikôs*).

De ce point de vue, ces esclaves se retrouvent alors dans la même situation que le Christ. Lui aussi a souffert, fut insulté, est mort (vv. 22-24), injustement. Pierre écrit tout cela sous la forme d'une hymne en trois strophes qui commencent par « lui qui »..., dont le Serviteur Souffrant d'Esaië et le livre du Deutéronome sont à l'arrière-plan.

L'exemplarité du Christ vient donc éclairer la situation présente. Le verset 21 donne une précision essentielle : le Christ a souffert *pour* les hommes (v. 21 : *hupèr humôn*). Il ne s'agit pas de souffrir pour souffrir, ni de rendre la souffrance juste : elle ne l'est pas puisque le maître peut être effectivement un mauvais maître (v. 18). Mais de la supporter *pour* le Christ, à son image, lui qui, bien que « sans tromperie et sans péché » (v. 22) n'en subit pas moins le sort que nous connaissons. Selon Pierre, le Christ, berger, montre la voix(e) à suivre (v. 25) face à la souffrance injuste ; en lui, l'injuste souffrant est réhabilité comme tel, comme l'exemple du Christ l'explique.

Comme le corrobore le verset 19, la crainte de Dieu (au sens biblique du terme) seule justifie de supporter la souffrance injuste. De même, selon Pierre, l'exemple du Christ montre que par son attitude, le Christ s'en est remis à « celui qui juge justement » (v. 23- *dikaiôs*), sans « se faire justice » soi-même. Ainsi, c'est dans un rapport de foi que se situe le rapport à la souffrance, non pas dans

un rapport masochiste, ni même dans l'image d'un Dieu punissant car Pierre va jusqu'à dire que la patience de la souffrance est une grâce (v. 20), mais comme une souffrance injuste, certes, mais assumée dans la foi et l'espérance.

Jésus est berger/pasteur (*poimèn*) et évêque (*épiskopos*) ! (v. 25). Il mène et fait preuve de vigilance à l'égard de ceux qui souffrent. Là encore affleure le livre d'Ésaïe. En 53, 6, on peut lire : « Nous tous, comme du petit bétail, nous étions errants, nous nous tournions chacun vers son chemin... ». Si le crucifié a souffert comme il a souffert, il est Ressuscité et veille. C'est la bonne nouvelle annoncée par Pierre.

Dans une prédication axée sur l'accompagnement, il me semble qu'il faut manier l'exemplarité du Christ souffrant avec précaution. Pierre propose l'exemplarité du Christ comme une grille de lecture pour mener sa vie. De manière très générale, c'est évidemment une proposition que l'on peut suivre. De manière particulière et pastorale, cette exemplarité de la souffrance est à découvrir. Cette exemplarité ne peut faire sens qu'au prix d'une appropriation personnelle, sinon elle est culpabilisante. Si nous pensons aux situations d'accompagnement, l'exemple du Christ ne peut être imposé « d'en haut » : au mieux, les personnes accompagnées répondent assez rapidement qu'elles ne sont pas le Christ... ! et se débarrassent de la question ; au pire, elles se sentiront écrasées par l'exemple et se trouveront aussi rapidement dévalorisées. Le cheminement vers l'exemplarité du Christ demande donc que la personne elle-même trouve en Christ une voie à suivre effectivement, une voie qui lui permette d'assumer sa situation.

Dans une prédication qui se situerait dans le cadre des rapports sociaux, on pourra remarquer que la thématique de la soumission repose toujours la question de possibles changements sociaux, ce dont les auteurs bibliques en général ne se sont pas particulièrement inquiétés. Il y a toutefois une piste que la prédication pourrait explorer, c'est celle de la dynamique de la non-violence. Le terme est anachronique ; mais la dynamique de la non-violence, telle qu'on peut la discerner ici, est effectivement une réponse que des hommes et des femmes, pas toujours chrétiens d'ailleurs, ont cru devoir donner, et ont donné, à la violence du monde. Or la non-violence conduit elle-même, paradoxalement, mais finalement dans la logique du monde, au meurtre de ceux qui en sont les flambeaux (Gandhi, L. King). La prédication pourrait explorer cette dynamique de la non-violence comme le témoignage à la fois redoutable et redouté, persévérant, d'un autre monde, le témoignage, dans l'ordre du monde, d'un « contordre », dont le Christ fut le témoin exemplaire, témoin « passivement actif », ou « activement passif ».